

XYZ. La revue de la nouvelle

Fièvre

Mikella Nicol



Numéro 148, hiver 2021

Confinement : à l'épreuve du couvre-feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicol, M. (2021). Fièvre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 9–13.

Fièvre

Mikella Nicol

QUAND LE DIAGNOSTIC est tombé, j'ai reposé mon téléphone et regardé Michel droit dans les yeux. Je n'ai pas ressenti de peur. De toute façon, je me doutais du résultat du test puisque j'avais perdu et le goût et l'odorat depuis quelques jours. Ce que j'ai plutôt senti, et qui m'a semblé partagé lors de ce long regard entre Michel et moi, c'est que nous avions une raison de plus pour divorcer.

Je détestais Michel de cette haine particulière qui s'installe dans un mariage. Le plus surprenant, c'est qu'elle était venue d'un coup. Je n'avais pas eu le temps de voir l'amour se transformer, ou se retirer. D'accumuler des rancœurs à propos de la vaisselle sale sans cesse posée dans l'évier et jamais directement dans le lave-vaisselle. Des séries télé, de plus en plus hollywoodiennes et insignifiantes, qu'il choisissait de regarder au lieu de me parler. De son sommeil, profond et ronflé d'un bout à l'autre, qui troublait le mien, nerveux. Un matin, je l'avais détesté, et compris qu'il en avait sans doute toujours été ainsi, et je savais cette haine réciproque, car il fallait bien haïr la femme que l'on aime pour la marier, l'installer dans une vieille maison humide et énorme, et exiger d'elle la cuisine, le ménage et les courses pendant plus de vingt ans.

Et maintenant, nous avons la maladie. J'ai écouté Michel me blâmer d'avoir bu une bouteille avec deux chums de filles dans la cour arrière, dix jours plus tôt. J'ai rétorqué qu'il ne savait pas porter son masque comme il faut : je l'avais vu plusieurs fois dans un magasin ou encore au service à l'auto avec le masque baissé sous le nez. Une fois, avant que tout ne ferme, la jeune caissière de la pharmacie avait tenté de le lui faire comprendre par des gestes, qu'il a feint de ne pas déchiffrer, et je suis sortie en trombe, humiliée. Dans tous les cas, j'avais des symptômes et Michel non, ce qui m'incriminait.

La Santé publique m'avait donné des consignes au téléphone. Nous devions nous isoler chacun sur notre étage pour éviter la contagion entre nous. Michel devrait me cuisiner chacun de mes repas, et les poser sur un plateau en haut de l'escalier, en portant (mal) son masque. J'irais les manger dans une pièce fermée du deuxième. Bien sûr, ce que la chère Santé publique ne savait pas, c'est que je n'avais aucune intention de manger quoi que ce soit préparé par mon mari. J'avais peut-être perdu la capacité de goûter les aliments, mais pas ma pulsion de vivre. Pour la salle de bain, ce ne serait pas un problème : il y en avait une à chaque étage. J'ai donc décidé de m'enfermer en haut après avoir monté le petit réfrigérateur, stocké au sous-sol depuis des années. J'y ai empilé tout ce qu'il y avait de bon dans notre frigidaire principal, et j'ai aussi monté le micro-ondes. Michel aurait le four, même s'il ne savait probablement pas s'en servir. À dire vrai, je me plaisais à planifier un petit camping avec moi-même. Michel dormirait dans l'ancienne chambre des enfants, en bas, et je me prélasserais seule dans notre lit king, pour la première fois peut-être. Entre-temps, Michel irait passer son test, recevrait – je n'en doutais pas – un diagnostic positif, et nous pourrions arrêter ce manège inutile quand nous aurions la confirmation qu'il avait contracté le virus. Bref, ça allait bien.

Ce n'est qu'à la fin de l'après-midi, après avoir tout bougé pour m'installer en haut, que j'ai ressenti une grande fatigue et des douleurs musculaires qui s'apparentaient à celles de la grippe. Ça allait moins bien. J'ai pris mes cachets pour la fièvre et me suis couchée sans attendre. Il commençait à faire noir, il a donc été facile de m'endormir. Quand j'ai rouvert les yeux, il faisait très clair. Le réveil indiquait dix heures quinze. J'avais dormi tout ce temps ! La maison était si silencieuse que je me suis demandé si Michel était parti. Or, j'ai vu sa voiture garée dans l'entrée. J'ai grignoté des restants de rillettes des fêtes sur des craquelins, et fait bouillir de l'eau pour mon café soluble. Je me suis amusée

de constater que tous les aliments se valaient au goût, mais j'ai tout de même souhaité que cela ne dure pas trop longtemps. Du haut de l'escalier, j'ai demandé à Michel s'il avait passé son test. Puisqu'il ne répondait pas, j'ai crié plus fort. Un long grognement a surgi depuis la chambre des enfants; j'en ai conclu que mon mari flânait toujours au lit, comme le paresseux qu'il était, et je me suis désintéressée du dossier.



C'était un samedi matin et j'avais la chambre pour moi seule. Avec mon ordinateur, mes livres, mes mots croisés, toutes les possibilités m'étaient ouvertes, si on faisait abstraction des bouffées de fièvre qui me happaient. C'était donc ça, la maladie. Je me suis traînée aux toilettes, où le simple froid du siège m'a fait mal aux cuisses. J'ai décidé de ne plus sortir de la chambre du tout. J'ai complété une grille avant de sombrer dans un autre sommeil douloureux de quelques heures, puis j'ai grignoté encore. Dans le lit, mon corps avait laissé une trace de sueur grasse. Au moins les cachets avaient fait taire la fièvre, pour un temps. Par la fenêtre, j'ai regardé le soleil se coucher trop tôt. La vue de notre chambre, j'en prenais conscience maintenant, je n'en avais jamais profité. Dommage, quand même, qu'il ait fallu cette maladie pour prendre ce temps pour moi. Ne rien faire. Regarder dehors sans être interrompue par les dialogues de sourds entre les personnages attardés des séries de Michel. Je m'en sortais bien, par ailleurs, de la maladie dont on parlait sans cesse depuis presque un an. J'étais en forme, pour mon âge. Au moment où cette pensée m'est venue, mon corps s'est couvert d'une sueur froide et j'ai dû m'asseoir au bord du lit, soudainement faible. J'ai dû dormir, puisque j'ai repris connaissance dans le noir. Puis, constatant qu'il faisait nuit, je me suis laissée glisser à nouveau dans un sommeil perturbé par des cauchemars, les cris sourds et les grognements rauques d'une voix masculine que je connaissais sans la reconnaître.



Le lendemain – du moins, j’ai supposé qu’il s’agissait du lendemain –, les hallucinations avaient cessé. Cette fièvre était la pire que j’avais connue. Quand les cachets faisaient effet, elle s’apaisait et je redevenais lucide, mais faible et désorientée par mes deux sens toujours absents. J’ai commencé à craindre qu’un incendie se déclare dans la maison et que je ne sente pas la fumée. J’ai commencé à douter de la fraîcheur de mes provisions. Je ne mangeais plus. Plusieurs de mes amies m’ont promis par message de venir porter des plats concoctés au pas de ma porte. Cela m’a rassurée. Calée dans le lit, je me suis laissé assaillir de souvenirs avec mon mari, qui faisait on ne savait quoi en bas, peut-être lui aussi affecté par la fièvre. J’ai repensé particulièrement à la première fois où j’ai voulu qu’on se sépare, et à ce qu’il m’a répondu : *Mais les enfants ?* Quel argument ridicule, facile. J’avais eu plusieurs années pour m’entraîner et je me sentais maintenant prête à rétorquer : *Les enfants sont rendus grands, Michel.*

De ma chambre, je ne l’entendais plus marcher, manger ou aller à la toilette. Nous étions tous les deux couchés dans nos lits isolés, et je me suis dit que ça nous servirait de répétition pour la séparation qui s’en venait. Même malade, faible et poisseuse de sueur, je ne m’étais pas sentie aussi libre depuis un très, très long moment.



Au fil des jours, ma joie est devenue une forme de mélancolie. Personne n’avait déposé de petits plats sur le pas de la porte. Dormant dans l’après-midi et faisant des cauchemars la nuit, je perdais la notion du temps. La fièvre ne se manifestait plus, mais persistaient les nausées violentes ; je passais de longues minutes à la toilette, à vomir les quatre ou cinq craquelins que j’avais mangés. Puis un matin, on frappa à la

pas fait. J'ai atteint le haut de l'escalier à bout de souffle. Deux hommes en uniforme ont crié *Police !* et j'ai essayé de répondre, mais ma voix, inutilisée depuis des jours, n'a pas réagi. J'ai descendu les escaliers sur les fesses, comme un enfant. Puis arrivée en bas, encore au sol, j'ai étiré le bras pour ouvrir.

Un des policiers s'est alors adressé à moi sans que je l'entende, mon regard accroché à ce qui reposait à ses pieds : un plat de pyrex recouvert d'une pellicule de plastique, des assiettes d'aluminium qui semblaient contenir des tartes ou des pâtés, une boîte de chocolats de Noël. Et tout notre courrier. Les policiers ont enjambé les plats pour m'aider à me relever.

— Attention, leur ai-je dit, j'ai la maladie.

Au moment où ils sont entrés dans la maison, ils ont couvert leur nez avec leur main. L'un d'eux a lancé des regards suspicieux autour.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre dans la maison, madame ?

— Michel..., ai-je répondu faiblement, en pointant l'ancienne chambre des enfants.

Les deux hommes se sont dirigés vers la chambre en se protégeant le nez d'une odeur que je ne pouvais sentir, ont ouvert la porte, puis reculé de quelques pas. J'ai tout de suite compris. On m'a dit plus tard que Michel avait succombé au virus plus de trois jours avant. Probablement durant une poussée de fièvre, au tout début de notre quarantaine. Ses appels à l'aide, je les avais pris pour des hallucinations ou des cauchemars fiévreux dus à la maladie. Ou du moins, c'est ce que je pourrais dire si on me questionnait.